Document generated on 04/23/2024 6:20 p.m.

Études françaises

Les mues du serpent

Robert Marteau

Volume 10, Number 3, août 1974

Le bestiaire perdu

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036583ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036583ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Marteau, R. (1974). Les mues du serpent. *Études françaises*, *10*(3), 308–308. https://doi.org/10.7202/036583ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES MUES DU SERPENT

Aucun animal, dans le bestiaire universel, n'apparaît avec autant de fréquence que le serpent. On est en droit d'avancer qu'il n'existe pas de peuple ou de civilisation qui ne l'aient d'une façon ou d'une autre figuré, encore faut-il tout de suite signaler que sa figure peut s'éloigner de la représentation naturaliste au profit du sens, de la signifiance et du chiffre. S'il est vraisemblable que chez Bernard Palissy il n'a d'autre qualité que vériste et ornementale, il en va différemment lorsqu'il s'inscrit dans l'iconographie sacrée. Essentiellement, le serpent est image de la vibration, et prend, pour cette raison, l'aspect d'une spirale ou d'une ligne ondée. C'est ainsi qu'on peut le voir, multiplié à l'infini, sur les parois de Gavrinis (Morbihan)[1]; c'est ainsi qu'on peut le contempler sur telle cloche tchung du Musée royal de Toronto, cloche du début de la dynastie Tchou, datant du x[e] siècle av. J.C.[2] Elle est ornée de spirales, lesquelles en quelque sorte modulent la matière; le monde, ou matière

1. Photographie n° 4.
2. Photographie n° 5.

visible, n'étant qu'une phase du réseau vibratoire émané du Principe (divin). Le réseau d'ondes ophidiennes, c'est lui que nous retrouvons sous forme d'entrelacs tant sur les croix irlandaises[3] que dans l'art de l'Islam, religion qui s'est refusée à représenter les métamorphoses de la manifestation pour s'en tenir à la seule émanation lumineuse du Principe. Le Principe créateur, ou Dieu, c'est lui qui, dans notre Genèse, à partir de son Unité, crée l'Univers contenant-contenu du Jardin où le Serpent va jouer un rôle fondamental, puisque c'est à cause de ce serpent que l'Univers créé (subtile lumière en expansion dont le symbole est le cercle pointé) va passer au Monde manifesté (la pomme, la masse, la matière, le couple, le deux, la génération) ; puisque c'est à cause de lui que le Logos va se dédoubler, ramifier, diversifier, multiplier en mille langues de Babel. C'est en tant que véhicule et révélateur du Logos que le serpent nous apparaît sur un bas-relief maya de Vera Cruz[4]. Confondu avec la colonne vertébrale de l'humain à l'état fœtal, comme il s'est verticalisé dans l'Arbre du Jardin, il s'érige là pour devenir le porte-parole, et par cette parole extraire l'homme de la substance ou du plasma macro et microcosmique. En Égypte, nous le voyons pareillement se confondre aux vertèbres pour surgir au front de Pharaon en tant qu'*uræus,* signe de lumière et connaissance[5]. Initié en Égypte, Moïse, obéissant à Yahvé, hausse le serpent au bout de la perche afin que le peuple, voué au monde du bas, au péché, à la mort, soit guéri et sauvé en fixant et recevant l'onde vitale. En Inde, lorsque le Dieu Civa porte le Naja au niveau du ventre, il est dit dieu de la guerre et de la destruction ; lorsqu'il le porte érigé, il devient dieu de l'amour et de la création. Comme on sait, l'initiation tantrique est fondée toute sur l'érection du serpent, qui prend nom de Kundalini, laquelle lovée sur le sacrum va monter comme un feu, par ondes et sifflements, vers son Seigneur pour s'unir à lui au niveau de l'ultime chakra situé au sommet du crâne-ciel. Memling a peint le

3. Photographies nº 6 et 7.
4. Photographie nº 8.
5. Photographie nº 9.

serpent issant du calice eucharistique (Galerie nationale de Washington)[6] : là encore il signifie le subtil élément de vie se propageant selon le mode ondulatoire et vibratoire; et il est signe de l'incarnation du Logos divin. Il a le même sens, sous l'apparence du dragon, dans le tableau du Greco où Jean l'Évangéliste le désigne du doigt au Baptiste. Sous cette forme de dragon, il se confronte et s'affronte à lui-même dans le ciel de la Chine[7]; dans l'athanor de l'alchimiste il dévoile sa double nature, mercurielle et sulfureuse, et du noir au rouge en passant par le blanc, le feu ayant transmuté la matière, serpent à plumes, il monte au ciel philosophal. C'est alors qu'on peut dire que Saint-Michel-archange-alchimiste[8] a triomphé de toutes les épreuves au cours de ce combat où il s'agit de vaincre la matière endormie, ou plutôt de la ranimer, de réveiller en elle les ondes, afin qu'elle redevînt cette vivante et vibratoire matière céleste, cette lumière émanée du Principe (Père), Nwywre des Celtes, guivre, vouivre, goule des églises romanes et gothiques, laquelle le plus souvent laisse fleurir hors de sa gueule cette double spirale qui la continue et qui est encore et toujours la parole issue du Logos[9].

Le serpent! Que de fois l'imagerie populaire religieuse ne l'a-t-elle représenté, en bas de la croix, en train d'être foulé par les pieds de Marie. Je pense qu'en vérité cette image avait à l'origine un sens bien différent de celui qu'on lui attribue aujourd'hui, la femme (Vierge, Mère, Terre, Matière, Matrice, Mer, Marie) n'étant en fait que posée sur le serpent, onde lumineuse, élément subtil et vital émané du Père, et qui ondoie la Mère. Il s'est produit qu'on est passé de la lecture à l'interprétation, le sacré se dégradant en religieux, le religieux en morale. Selon cette voie descendante, dans un monde voué de plus en plus au profane, le serpent est devenu le symbole du mal. C'est ainsi qu'en oblitérant les mythes fondamentaux qui constituent sa pierre angulaire, en rationalisant son discours, l'Église, pour sa part, a réduit

6. Photographie nº 10.
7. Photographie nº 11.
8. Photographie nº 12.
9. Photographie nº 13.

sa raison. Il semble qu'elle ait oublié que le Christ était non seulement l'ichtus, mais aussi le serpent descendu sur terre et puis remonté au ciel par le levier de la croix. De même que serpents ou dragons gardaient le Jardin des Hespérides, veillant sur le trésor sacré, ils gardent souvent l'entrée du temple chrétien, et je me souviens d'une petite église des Pyrénées orientales dont la porte est toute garnie de pentures [10] reproduisant le serpent spiralé. Non loin de ce lieu, à Arles-sur-Tech, le même serpent spiralé, fait de cire blanche d'abeille (lait de feu) et fixé au bout d'une perche, est mené en procession à l'église Sainte-Marie. Double et vertical, il ondule de part et d'autre de la baguette d'Hermès, elle-même flûte de vertèbres, jusqu'à ce sommet où il conquiert les ailes du nouveau mercure ou vierge blanche des alchimistes.

*
* *

L'onde-serpent-dragon est la première émanation du Principe créateur dans son premier mouvement de création symboliquement figuré par le passage du point au cercle (Unité, Univers), mouvement qui se poursuivra de la création à la manifestation, cette dernière symboliquement figurée par la scission de l'Un, l'apparition du 2 (couple, dualisme, dialectique), qui génère le 4 (carré, matérialisation), qui génère le 8, chiffre figurant l'action du 2 sur le 4, ou des forces libérées qui jouent, s'affrontent, se conjuguent dans le monde, ce dont le jeu d'échec est la représentation microcosmique sous forme d'un carré de 8 x 8 = 64 cases alternativement noires (yin) et blanches (yang). L'onde-serpent-dragon étant la vie libérée par le Principe dans son mouvement d'amour et d'expansion créatrice, on comprendra mieux la place du serpent dans le Jardin planté par Yahvé Dieu en Eden; on comprendra encore que la *tentation* qu'offre le serpent au couple Adam-Eve figure ce second mouvement qui est passage de l'Univers créé au Monde manifesté, passage de l'Unité à la Multiplicité, de la matière fluide et vibratoire à la matière coagulée et pesante, laquelle

10. Photographie nº 14.

par mort et résurrection réintégrera la vie au sein du Principe, selon le processus alchimique de réveil, soit en réactivant au sein de la *materia prima,* ou premier mercure, le feu secret, afin que par sublimations successives la vibration ralentie s'accélère jusqu'à transmutation de la matière déchue en matière célestielle (*Divine comédie*), médecine universelle, pierre philosophale. Cette opération se déroule en trois phases principales, au cours desquelles est constante la manifestation des serpents, ailés pour les deux premières, la noire et la blanche, alors que la troisième, la rouge, voit l'alliance du volatile (mercure) et de l'aptère (soufre)[11]. Encore ne faut-il pas négliger un élément, essentiel à la mise en route de l'œuvre et à son progrès, élément que l'on désigne par *spiritus mundi,* agent d'éveil du feu secret, pour la raison qu'il est lui-même la vibration se prolongeant au sein du monde manifesté, l'esprit de la Nature, *le serpent vert* de Goethe. Vert en tant que *spiritus mundi* ou fluide vital, il prend symboliquement la couleur noire quand son mouvement se ralentit et qu'il se condense en matière pesante où sa part la plus subtile se love en attente du réveil. On peut à ce stade le désigner comme embryon sulfureux dans la matière mercurielle, aussi nommée Vierge noire, Notre-Dame de dessous terre, *Virgo paritura.* À ce degré d'involution, le serpent-dragon concentre en lui les forces telluriques, sexuelles et destructrices; les forces qui se dévorent elles-mêmes si elles ne trouvent pas d'issue. C'est dans cette position d'horizontalité que le serpent est venimeux. Il règne sur les mondes inférieurs, les enfers, les entrailles; enroulé sur la pierre, il guette sa proie, qu'il mord, qu'il tue, qu'il engloutit et digère. C'est évidemment avec ce serpent qu'eut affaire le peuple hébreu dans le désert : « Dieu envoya alors contre le peuple les serpents brûlants, dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Le peuple vint dire à Moïse : nous avons péché en parlant contre Yahvé et contre toi. Intercède auprès de Yahvé pour qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse intercéda pour le peuple et Yahvé lui répondit : façonne-toi un Brûlant que tu placeras sur un étendard. Quiconque aura

11. Photographie nº 15.

été mordu et le regardera restera en vie. Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard, et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie » (Les Nombres XXI,4-9). D'après la note de la Bible de Jérusalem, « brûlant » traduit *saraph*, qu'Isaïe représente comme un serpent ailé ou dragon, le nom des Séraphins venant de la même racine. Isaïe dit en XXX, 6 : « À travers la terre de détresse et d'angoisse, de la lionne et du lion rugissant, de la vipère et du dragon volant... » ; et en VI, 1-2 : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur Yahvé assis sur un trône élevé ; sa traîne remplissait le sanctuaire ; des Séraphins se tenaient au-dessus de lui, ayant chacun six ailes : deux pour se couvrir la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler. » Il est clair que les Séraphins ou serpents de feu ailés sont la vibration lumineuse émanée du Principe Yahvé : de deux ailes ils se couvrent la face parce qu'ils sont feu-lumière jaillis, expulsés du foyer qu'ils ne peuvent réintégrer avant d'avoir accompli le cycle ; de deux ailes ils se couvrent le sexe parce qu'ils sont dans l'amour-lumière, hors de la sexualité ; ils ont deux ailes pour voler, ce qui désigne leur constitution vibratoire. Il est clair que « les serpents brûlants dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël » sont le mode *en chute* des Séraphins *en exaltation* autour du trône. En bas et dans l'horizontalité, le serpent détruit ; s'il est au sommet, c'est-à-dire verticalisé, il guérit par illumination. Ce que Yahvé commande à Moïse, c'est exactement de faire passer son peuple de la *saison en enfer* à l'*illumination*, de l'ignorance à la gnose, de la stase à l'extase, de la pesanteur à l'envol, de la sexualité à l'amour, et pour cette opération de levage, Yahvé met entre les mains de Moïse un levier par lequel il relève ce qui avait chu. Le serpent levé devient Sauveur : il est figure du Christ sur la croix, et on trouve en effet dans l'iconographie chrétienne le Christ figuré par le serpent cloué sur le bois, ou bien, comme chez Memling et Greco, habitant la coupe eucharistique. C'est que, consubstantiel au Père ou Principe, émané de lui, il est la Vie « qui ôte le péché du monde », péché qui fut éloigné du peuple

d'Israël après l'intercession de Moïse, après l'érection du serpent d'airain. Par péché, il faut entendre cette phase où la vibration vitale tend à l'inertie et à la mort, où la parole est en voie d'extinction, le serpent n'ayant plus qu'un faible mouvement de ressac sur le plan horizontal. Le but de l'initiation est alors de délover l'ophidien en sommeil et de l'ériger : d'où le symbole de la flûte, — enchantée avec Mozart, de vertèbres avec Maïakovski. Éveillé par cette musique (onde vitale fluant du vide principiel) qui le constitue, le serpent commence à se délover et à se hisser à l'arbre planté dans le Jardin d'Eden, c'est-à-dire, dans le microcosme humain, à la colonne vertébrale. Flûte, musique, feu, arbre. colonne vertébrale, serpent, axe se confondent : du creux de la flûte naît la musique dont les ondes informent l'instrument qui la produit; en tant qu'onde, la musique est le serpent-vibration, qui est la flûte de vertèbres dont il gravit les degrés comme feu (tantrisme), en même temps qu'il ne fait qu'un avec la colonne vertébrale, ainsi qu'on le voit aussi bien chez les Mayas qu'en Égypte et aux Indes. Dans le tantrisme, l'ascension de la serpente-Kundalini s'effectue par les degrés-seuils nommés chakras jusqu'à ce que soit atteint le chakra du ciel où se consomment les noces alchimiques du mercure et du soufre, de la Dame et du Seigneur. Dans le caducée d'Hermès, le double serpent évolue en arceaux vers ce même sommet où les ailes indiquent qu'il a réintégré le ciel et qu'il vit près du trône de Zeus (comme Ganymède, que l'aigle enleva) pour redevenir l'ambroisie, le lait de feu, nourriture et rayonnement du grand Dieu; encore il est le serpent à plumes du ciel aztèque, la pierre philosophale de l'alchimiste, qui nomme son art : art de musique et science d'Hermès. En Égypte, la vipère confond ses anneaux avec les vertèbres et, pareille à la foudre, transperce le frontal (mental) pour surgir là au zénith céleste, ouvrant le crâne au flot lumineux du divin. Vipère, naja, cobra, que ce soit dans l'Égypte ou dans l'Inde, le serpent qu'érige la flûte, du limbe de sa tête (gorge, gueule, goule, guivre), protège et illumine le nœud vital, la fleur de lotus qu'est la glande pinéale et, *Urœus* d'or (*aurum*), il irradie,

formant derrière la nuque l'aura ou auréole sacrée qu'a perpétuée la peinture chrétienne, et tout autant la sculpture, comme je me souviens de l'avoir constaté sur les chapiteaux du cloître de Saint-Michel de Cuxa, abbaye construite par les Bénédictins, lesquels furent à n'en pas douter, au sein de l'Église, le pôle qui condensa la manne de la Tradition universelle, l'un des moines de cet ordre ayant d'ailleurs été l'un des plus fameux alchimistes, je veux nommer Basile Valentin, auteur des *Douze clés de la philosophie.*

*
* *

Quand il est lové sur le sacrum, le serpent peut s'identifier au labyrinthe, repaire du Minotaure, duquel triomphe Thésée grâce au fil d'Ariane, elle-même fille de Minos, qui est fils de Zeus et devient roi de Crète puis juge des Enfers, lesquels sont encore le labyrinthe. On sait que pour avoir voulu s'échapper du Dédale sans l'initiation requise, et cela à l'aide de fausses ailes, Icare fut précipité dans la mer (eaux ou ondes inférieures). Pour triompher du labyrinthe, sortir des Enfers, un guide est nécessaire, ce qu'enseigne Dante. Dans le microcosme humain, le serpent-labyrinthe s'identifie avec les entrailles, siège de la libido et de la guerre intestine; mais aussi avec les circonvolutions du cerveau. Toute initiation a pour but d'arracher l'individu à la fois à l'horizontalité animale et aux reflets du mental jusqu'à provoquer l'éclair illuminateur qui couronne la montée du serpent. Au labyrinthe noir ou infernal répond le labyrinthe-spiralé, le lait de feu du Principe, le serpent irradiant d'en haut et dont est figure cette spirale de cire d'abeille qu'on porte en procession tel jour de juillet vers l'église Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech.

Émané de la candeur divine, onde lumineuse, lait de feu, le serpent involue, au cours de ces mues, de la couleur or-rouge-jaune des rayons solaires jusqu'au noir en passant par le bleu (quans il rend visible le ciel), puis par le vert (jaune + bleu) en tant que structure fluide de la nature («... vibrements divins des mers virides... » — Rimbaud);

presque inerte au sein de la matière noire pesante, il évolue du noir au rouge par le blanc, de la façon qu'il est dit dans les traités d'alchimie. Renaissant de la matière noire dissoute, le long de la baguette d'Hermès il gravit vers la couronne, la croix et l'aigle en la saison viride ou vernale que régissent au ciel Bélier, Taureau et Gémeaux, ce qu'on peut contempler dans le Paradigme du Grand Œuvre ouvrant le *Triomphe hermétique* de Limojon de Saint-Didier, auteur dont Eugène Canseliet cite, extraites du même ouvrage, les lignes qui suivent : « O que cette chose est admirable, qui contient en elle mesme toutes les choses dont nous avons besoin. Elle se tue elle mesme; et ensuite elle reprend vie d'elle mesme; elle s'épouse elle mesme, elle s'engrosse elle mesme, elle naist d'elle mesme; elle se resout d'elle mesme dans son propre sang; elle se coagule de nouveau avec lui, et prend une consistance dure; elle se fait blanche; elle se fait rouge d'elle mesme; nous ne lui ajoutons rien de plus, et nous n'y changeons rien, si ce n'est que nous en separons la grossiereté et la terrestreité [12]. »

ROBERT MARTEAU

12. E. Canseliet, *l'Alchimie expliquée sur les textes classiques*, Paris, Pauvert, 1972, p. 105. Voir photographie nº 16.